

Kalin MIKHAILOV

**Le journal à la recherche de la beauté transcendante : Schmemann,
Dostoïevski, Bernanos**

Abstract

This article begins with a reading of a diary which is not explicitly “literary”; namely, the diary of the theologian Father Alexander Schmemann; it continues with *A Writer’s Diary* by Fyodor Dostoevsky and ends with the “diary of a country priest” from the novel of the same name by the French author Georges Bernanos. Under what conditions, to what extent and from what angle can we compare the journals of a renowned theologian, a well-known novelist like Dostoevsky and an anonymous novel character? The three texts turn out to be united by the search for an interface between everyday life and transcendent reality, as well as by the fact that in all three cases this interface is found through the revelation of “transcendent beauty” (as beauty simultaneously being and not being part of this world). The texts also have in common the fact that beauty was discovered in each case through an experience that marked the existence of the diarists and gave them strength to follow their life paths to the end.

Keywords: diary and novel; Christianity and literature; transcendent beauty; Fyodor Dostoevsky; Georges Bernanos; Alexander Schmemann

Резюме

Статията започва с прочита на дневник, който не е декларирано “литературен”, този на богослова о. Александър Шмеман, продължава с “Дневник на писателя” на Ф. М. Достоевски и завършва с “дневника на един селски свещеник” от едноименния роман на френския писател Жорж Бернанос. При какви условия, в каква степен и през каква призма можем да сравним дневниковите писания на един реномиран богослов, на известен романист като Достоевски и на анонимен романен персонаж? В крайна сметка обединяващо за трите текста се оказва търсенето на пресечна точка между тукашното и отвъдното измерение на действителността, а също и фактът, че намирането на тази пресечна точка минава и в трите случая през откровението на “трансцендентната красота” (като красота едновременно от този и не от този свят). Общо е и това, че самото ѝ намиране се осъществява с помощта на такова преживяване, което белязва екзистенцията на всеки автор на дневник и му дава сили да извърви своя житейски път до край.

Ключови думи: дневник и роман; християнство и литература; трансцендентна красота; Ф. М. Достоевски; Ж. Бернанос; А. Шмеман

À la mémoire de Michel Minard, éditeur.

En abordant les « journaux » écrits par ces trois auteurs, on se rend vite compte des différences de forme entre eux, qui pour le journal en tant que genre (littéraire) à part¹ sont liés le plus souvent à la question du destinataire souhaité par le diariste (« Pour qui est-ce que j’écris mon journal ? »)².

¹ Sur cette situation « à part » du journal insiste Philippe Lejeune (Cf. par ex. **Lejeune, Ph.** Le Journal comme « antifiction » – *Poétique*, No. 1, 2007, pp. 3-14).

² Rousset, J. *Le Lecteur intime. De Balzac au journal*. Paris : José Corti, 1986, p. 141 *sqq.*

Le journal du célèbre théologien orthodoxe russe Alexandre Schmemmann (1921-1983), tenu dans les dix dernières années de sa vie, c.-à.-d. entre 1973 et 1983, est un journal intime ou personnel, écrit en cachette et découvert par les proches de l'auteur après sa mort. Le *Journal d'un écrivain* de F. M. Dostoïevski (1821–1881), écrit et publié, avec des intermittences, cent ans auparavant, était, dès son début en 1873 et jusqu'au dernier numéro paru en 1881, destiné au grand public littéraire et non-littéraire, mais surtout, paraît-il, à l'intelligentsia russe d'autrefois. Quant au *Journal d'un curé de campagne* de G. Bernanos (1888-1948), roman en forme de journal, paru en 1936, le côté fictionnel de l'œuvre complique la situation avec le destinataire du journal proprement dit (je rappelle seulement que le roman ne finit pas avec la fin du journal du curé d'Ambricourt). Le héros narrateur n'aurait peut-être beau écrit que pour soi-même et, éventuellement, pour Dieu, – un autre narrateur pourrait en juger autrement et faire publier le journal du curé défunt, en assurant ainsi non seulement le dénouement nécessaire du roman mais aussi l'accès au grand public du journal du curé...

Au-delà de ces différences et d'autres encore qui sont importantes, mais pas si grandes qu'on pourrait le croire au premier abord³, les trois œuvres dévoilent petit à petit, sous le regard du lecteur attentif des similitudes plutôt étonnantes. Celles-ci ne se situent pas tellement au niveau du « contenu », à savoir de la problématique abordée, ou des points de vue exprimés mais beaucoup plus à un niveau profond, structurel, que j'appellerais⁴ *perspective narrative du journal* – c'est la perspective dans laquelle se déploie le « sujet » principal de chacun des journaux.

La perspective dont je parle, comporte toujours *deux éléments* essentiels, indispensables pour qu'elle puisse fonctionner. Le premier élément de cette perspective, lequel détermine sa dimension verticale ou hiérarchique, correspond toujours à *une réalité suprême, de caractère spirituel, ontologique et inaltérable*, tandis que le deuxième occupe son plan horizontal, épousant l'écoulement des événements, des expériences et des impressions relatés dans les journaux. C'est ici qu'on pourrait introduire la notion de *beauté transcendante*, parce qu'elle est vue et présentée par les diaristes comme un « effet » de la coïncidence entre les deux pôles de la perspective évoquée : la beauté transcendante ne pourra resplendir que dans ces moments privilégiés de la vie des diaristes, où les deux éléments « coïncident » complètement ou, plutôt, quand le premier élément *se révèle* dans le deuxième, *s'incorpore* à travers lui, sous les yeux *émerveillés* des diaristes (voir schéma 1).

³ Il paraît que, depuis deux siècles déjà, la publication d'un journal 'intime' est son destin inévitable.

⁴ Pour l'instant, faute d'un terme qui soit plus précis.

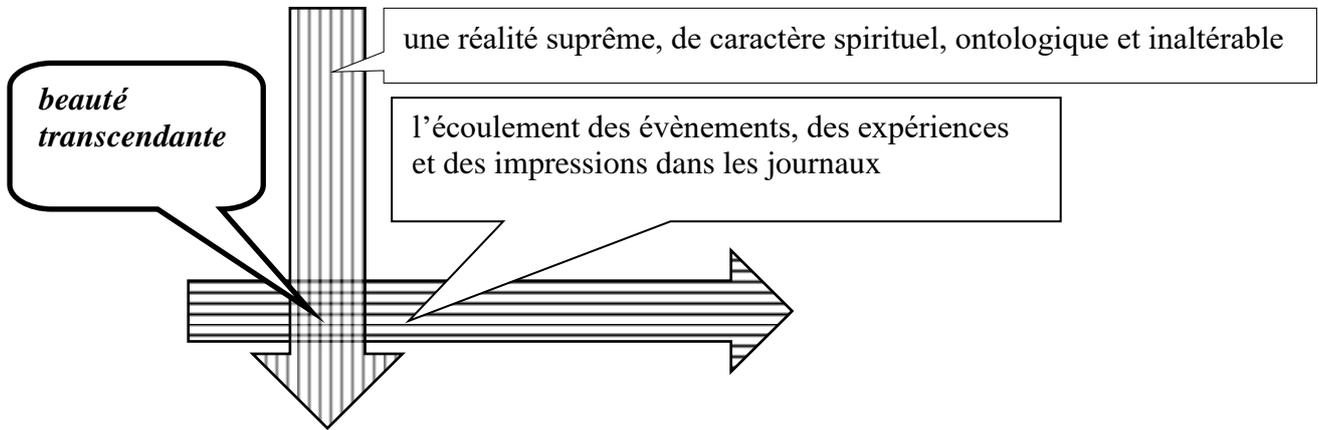


Schéma 1

Essayons maintenant de voir de plus près comment la perspective narrative ainsi esquissée se présente et fonctionne dans les textes mêmes. Je commence par Schmemann, chez qui elle est très tôt et nettement signalée, pour s'affermir de plus en plus ensuite et former une trame ininterrompue dans son *Journal*.

Chez lui le premier élément de la perspective narrative « cristallise » souvent autour d'une citation d'un autre journal – celui de Julien Green : « *Tout est ailleurs.* » (souligné par nous)⁵. Pareille à une formule sacrée, cette phrase si chère au diariste, apparaît pour la première fois dans le journal de Schmemann le 16 février 1973 pour être répétée plusieurs fois par la suite⁶. Quel que soit le contexte où elle peut surgir, cet « ailleurs » fait toujours penser⁷ à une *réalité* tout à fait souveraine, majestueuse et transcendante, mais qui néanmoins pourrait être goûtée, dans différentes situations de la vie. Une réalité donc qui ne soit pas inaccessible, qui s'offre également comme *imminente* au diariste. Prenons comme exemple l'un des nombreux passages que Schmemann consacre à Paris, non parce que cette ville serait pour lui la plus belle ville du monde, mais

⁵ Je dois remercier mon collègue Vladimir Gradev d'avoir attiré mon attention sur l'importance de cette phrase dans le journal même de J. Green. La première citation de la phrase greenienne se trouve à la page 18 du journal de Schmemann : **Schmemann, A.** *Journal (1973 - 1983)*. Paris : Éditions des Syrtes, 2009 (traduction du russe par Anne Davidenkoff). Je cite partout d'après cette édition, en mettant immédiatement après la référence et entre parenthèses la numérotation des pages citées.

⁶ Par ex. à la page 26, 316, 424, 442.

⁷ Et parfois même rêver, tant la force de la suggestion est forte !

simplement car il a vécu ici la révélation d'un au-de-là qui s'est manifestée mystérieusement et soudainement à son cœur d'adolescent :

[...] dans mes années de lycéen, – écrit-il le 10 décembre 1973 – chaque jour, me rendant au lycée Carnot par la rue Legendre, je m'arrêtais deux minutes à Saint-Charles-de-Monceau. Et toujours, dans la grande et sombre église, à l'un des autels était célébrée une messe basse. L'Occident chrétien: c'est pour moi une partie de mon enfance et de mon adolescence, quand je vivais une « double » vie : d'un côté, très laïque et très russe, c'est-à-dire celle de l'émigration, et, de l'autre, secrète, religieuse. Et je pense parfois que c'est justement ce contraste entre la rue Legendre, bruyante, commerçante, prolétaire et cette messe toujours pareille, comme immobile (tache de lumière dans l'église obscure) – un pas et vous êtes dans un autre monde –, que c'est ce contraste qui a déterminé de l'intérieur mon expérience religieuse, cette intuition qui, au fond, ne m'a plus jamais quitté : la coexistence de deux monde différents, la « présence » dans ce monde de quelque chose de totalement autre, d'absolument autre, mais par lequel ensuite tout brille d'une manière ou de l'autre, et auquel tout, d'une manière ou d'une autre se rapporte ; intuition de l'Église comme Royaume de Dieu « au milieu » ou « à l'intérieur » de nous. (pp. 71-72)

Un peu plus loin, dans la même note, le diariste va expliciter sa pensée en parlant de cette « beauté » de Paris, qui vient de son caractère « relationnel » : « Paris n'est pas autosuffisant, pas triomphaliste, pas fondement du monde, pas « gras ». En fin de compte tel que seule peut être la beauté en ce monde où le Christ a vécu. » (p. 73).

Quoique le journal du Père Alexandre soit l'œuvre d'un homme doué d'un œil très critique, souvent insatisfait des réalités ecclésiales, sociales, politiques et intellectuelles, qu'il côtoie, il y est aussi souvent dans son journal le témoignage des moments pareils où le diariste peut dire avec joie et satisfaction : « il était et il est (toujours) bon d'être ici ». Ces mots qui sont aimés et cités plusieurs fois par Schmemmann, y compris dans son dernier sermon, peu avant sa mort prématurée⁸, font écho aux paroles de saint Pierre au jour de la Transfiguration (Mat., XVII, 4: « Seigneur, il est bon d'être ici. »). Je crois qu'ils peuvent être acceptés comme un testament spirituel du diariste qui saurait qu'il est possible de goûter maintenant et encore en ce monde-ci la beauté transcendante laquelle ne cesse de s'incorporer et de se donner chaque jour à celui qui est prêt à l'accueillir humblement⁹ (voir schéma 2).

⁸ Ils apparaissent pour la première fois dans une note datée du 9 mars 1973, consacrée à l'expérience de la communion profonde des âmes sœurs, souvent même au-delà de la parole partagée, sous cette forme : « Il nous est bon d'être ici. » (p. 26). Voici d'autres endroits dans le texte du journal où l'on la rencontre, parfois légèrement modifiée : à la page 290, 298, 767, 776 et 867 (pour le sermon déjà mentionné).

⁹ À savoir dans un état spirituel qu'on pourrait qualifier largement de « liturgique » ou de « sacramentel », quand l'âme humaine se fait consciente de sa filiation divine, mais également de cet élan miséricordieux dont elle a besoin pour l'« embrasser » d'en-haut et l'élever vers la source invisible de la joie. Ou, pour citer encore le théologien Schmemmann : « [...] le sacrement révèle avant tout le caractère mystérieux de la création, son caractère précisément sacramentel, car le monde fut créé et donné à l'homme pour que la vie de créature se transformât en participation à la vie divine. » (Schmemmann, A. *L'Eucharistie : Sacrement du Royaume*. Paris : YMCA-PRESS, 1985, p. 26).

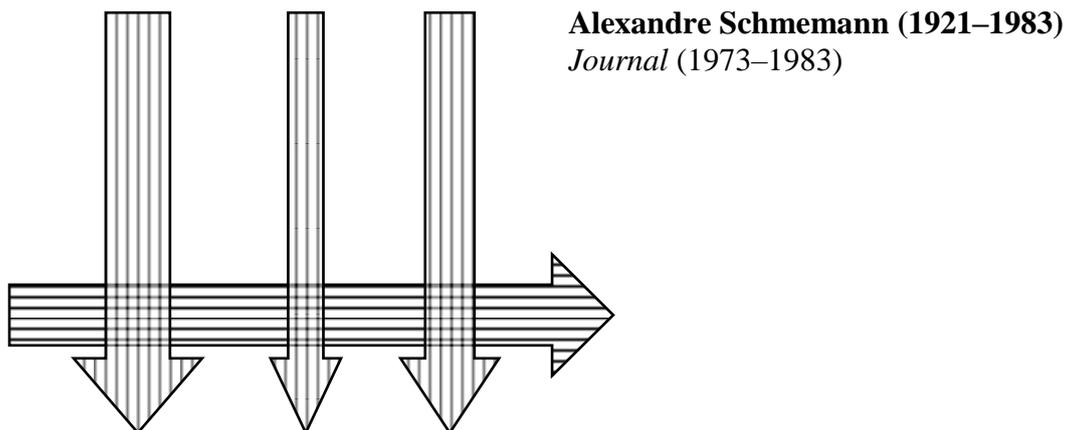


Schéma 2

Il faut noter que cette force révélatrice et bienfaisante ou régénératrice des souvenirs de l'enfance et de l'adolescence qu'on constate chez Schmemann¹⁰, n'est pas non plus inconnue pour le diariste de Dostoïevski. Tout au contraire : chez lui aussi de pareils souvenirs vont de pair avec l'idée d'une beauté difficilement décrivable et presque invisible, mais qui reste comme « imprimée » quelque part dans la mémoire humaine, pour ne resurgir qu'à des moments décisifs de la vie. Dans le chapitre premier de son *Journal d'un écrivain* pour juillet-août 1877 nous lisons l'affirmation suivante : « *L'homme ne saurait vivre sans quelque chose de vénérable et de précieux (en russe : « без святого и драгоценного », XXV, 1983, 172) apporté dans sa vie par les souvenirs de son enfance* » (p. 1080)¹¹. Cette conviction de l'écrivain, que la « qualité » de l'existence humaine dépend du « bagage » dont on est muni pour le « voyage » de la vie, est confirmée à plusieurs reprises dans son journal, implicitement ou explicitement. Il suffit peut-être de rappeler ici ce que Dostoïevski écrit à l'endroit de Nièkrassov avant de relater brièvement, dans le chapitre second de son journal de décembre 1877, le discours spontané qu'il prononce sur la tombe du poète : il avait senti, « *tout au début de [ses] relations* » avec Nièkrassov, que c'était « *un cœur blessé au départ même de la vie* », d'une « [...] blessure **jamais cicatrisée** en lui qui fut le principe et la source, aussi longtemps qu'il vécut, de toute sa poésie passionnée d'homme souffrant. » (p. 1314)¹². On peut également évoquer ici l'espoir que nourrissait l'écrivain à l'égard d'une fillette de six ans et de son

¹⁰ Laquelle s'exprime d'ailleurs pareillement dans le journal de Julien Green.

¹¹ **Dostoïevski**. *Journal d'un écrivain*. Textes traduits, présentés et annotés par Gustave Aucouturier. Paris : Gallimard, 1972 (« Bibliothèque de la Pléiade »). Je me réfère toujours à cette édition sauf pour les quelques citations en russe que je mets entre parenthèses et que je cite d'après l'édition russe des œuvres complètes de F. M. Dostoïevski (« *Polnoe sobranie sotchineni v tridsati tomakh* ») parue à Leningrad. Dans ces cas-là j'indique le numéro du volume, l'année de sa publication et la page de la citation.

¹² En parlant de l'atmosphère tendue et rude qui régnait dans le foyer paternel du poète, Dostoïevski évoque « *la laideur* » de cette vie (en russe : « *безобразная жизнь* », XXVI, 1984, 111), décrite comme « *supplice* » par Nièkrassov lui-même (p. 1314). C'était seulement (le souvenir de) l'image de sa mère « *martyrisée* » qui pouvait lui assurer « [...] *quelque chose de saint* (en russe : « *что-нибудь святое* », *ibid.*) dans sa vie, quelque chose qui pût le sauver et lui servir de phare, d'étoile d'orientation jusque dans les moments les plus sombres et les plus fatals de sa destinée [...] » (*ibid.*).

avenir, la belle-fille de l'accusée Kornilova – Dostoïevski espère que la fillette, après avoir eu par miracle la vie sauve, oubliera la tentative même du meurtre dont elle a été victime (voir p. 1312).

Je trouve pourtant que la plus belle et la plus émouvante expression de cette conviction de Dostoïevski nous donne le bref récit « Le Moujik Mareï », publié dans le numéro du *Journal d'un écrivain* pour février 1876. Je n'ai pas ici la possibilité d'envisager en détails cette histoire magnifique et bien connue, je voudrais seulement attirer l'attention sur quelques traits qui sont d'importance pour mon exposé. En quoi consiste la beauté de ce petit « tableau », sorti comme de la main d'un peintre ? Pensons d'abord à la disposition initiale des personnages : la scène relatée commence sur le territoire intermédiaire du « taillis », entre « la forêt proprement dite » (p. 396), dans laquelle le petit Dostoïevski, qui avait environ neuf ans à l'époque, avait l'intention d'aller jouer un peu plus tard, et « la clairière », où labourait l'un des moujiks de sa famille que tout le monde appelait Mareï. Tous deux, le garçon et le moujik sont seuls, chacun étant « tout à [s]on affaire » (*ibid.*). Et la situation serait restée sans doute comme cela, si à la « scène » ne s'était pas « présenté » le troisième acteur principal – le loup. Ce loup imaginaire qu'aucun peintre réaliste d'autrefois n'aurait peut-être pas représenté sur un « tableau » pareil, n'en reste pas moins un héros important pour l'histoire ; son « apparition » rend possible l'actualisation du principe « relationnel » de l'expérience racontée dont témoignait le diariste de Schmemmann. Sans ce héros aussi bien le serf que son petit seigneur seraient restés *chacun pour soi*, privés tous les deux la communion de l'amour « radieux », miséricordieux et fraternel en Christ luisant de la figure et du comportement du moujik, qui a un effet d'exorcisme pour l'hallucination du garçon. Et je suis enclin à croire que le petit seigneur ira très bientôt dans « la forêt proprement dite », libéré qu'il est de sa peur sans fondement.

Dans la rencontre entre le petit Dostoïevski et le moujik Mareï - si simple et extraordinaire à la fois - nous reconnaissons la coïncidence momentanée des deux éléments qui déterminent la perspective narrative de son journal : la réalité suprême se révèle au petit garçon à travers la figure de Mareï qui incorpore pour Dostoïevski les hautes vertus morales inaltérées du peuple russe¹³.

Le diariste ne nous a pas cachés les facteurs qui ont fait que ce souvenir remontât pour la première fois à sa mémoire : c'était d'abord l'ambiance atroce qui régnait dans le baignoire, le deuxième jour de la Fête des Pâques de 1850 l'indignant jusqu'au dégoût, et, ensuite les paroles haineuses de son confrère, le polonais Alexandre Mirecki à l'encontre des bagnards ivres et abrutis¹⁴. « [...] dans mon âme faisait très sombre. », lisons-nous dans le journal de l'écrivain (p. 394), mais l'épisode avec Mareï qu'il nous raconte par la suite a la force de changer de l'intérieur son regard sur « ces

¹³ Cf. à cet égard l'article de Nadejda Jernakova, intitulé « “Le Moujik Mareï” de Dostoïevski » (« *Dostoevsky Studies* », Volume 9, 1988, pp. 102–107), p. 104, où elle parle de Mareï en tant que « symbole » du peuple russe.

¹⁴ « Je hais ces brigands ! » (p. 394 ; p. 395).

infortunés » et « *par une espèce de miracle* » d'extirper « *toute haine et toute colère* » du fond de son cœur (p. 399). Cependant, à la différence de Schmemmann, le diariste de Dostoïevski ne se permet pas de revenir très souvent à de telles expériences pour en puiser et partager avec le lecteur du journal cette joie « *parfaite* »¹⁵ qui ne vient que de la communion avec le bien et le beau. Pourquoi ? Parce que dans le *Journal d'un écrivain* la possibilité d'une telle joie – complète et surtout durable – est renvoyée *en principe* à plus tard – pas pour un futur très éloigné mais elle y est quand même renvoyée. Ce futur, tant rêvé par le diariste, n'étant pas encore venu, il l'attendra et se battra pour lui, la plupart du temps en « *chevalier de la triste figure* »¹⁶ attirant les moqueries de certains «occidentalistes»¹⁷. On sait que selon l'auteur du *Journal d'un écrivain* le bonheur de l'âme, lié à la contemplation du beau et du bien, lesquels, finalement, ne font qu'un¹⁸, ne pourra se réaliser pleinement avant que le trésor spirituel national¹⁹ ne soit redécouvert par l'intelligentsia à laquelle Dostoïevski appartient aussi et qui est aliénée du peuple russe. Ainsi son diariste trouverait-il la formule « *Tout est ailleurs* » abstraite et insuffisante. Sa formule, à lui, serait différente : *tout ce qui est beau et bien se trouve caché dans le peuple russe*. Ce trésor est offert à tous et appelle tous à être redécouvert. Mais jusque là, jusqu'à ce moment sublime et peut-être imminent de l'Histoire on n'a pas le droit moral de se réjouir trop de quoi que ce soit : *en ce jour-là et seulement à ce jour-là il serait bon d'être ici* (voir schéma 3).

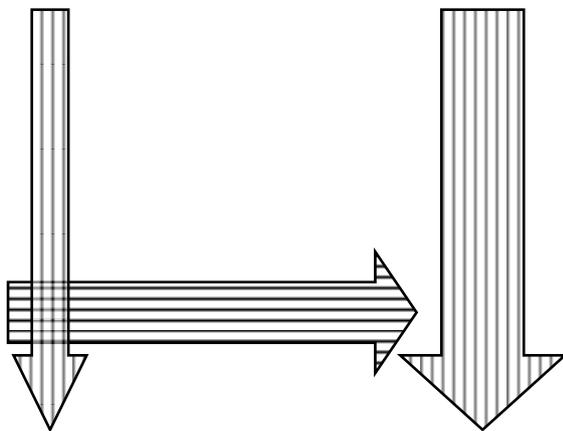


Schéma 3

F. M. Dostoïevski (1821–1881)
Journal d'un écrivain (1873–1881)

¹⁵ Cf. Jn., XVI, 24, dans un contexte différent mais « suggérant » quand même une des caractéristiques majeures de cette joie.

¹⁶ La place que Dostoïevski réserve à Don Quichotte dans *Journal d'un écrivain* n'est pas négligeable.

¹⁷ En l'occurrence Nièkrassov et Tourguéniev (voir p. 1579, note 3)

¹⁸ Voir le commentaire encore instructif que Paul Evdokimov a consacré à la « *la vision biblique de la beauté* » et plus précisément à la beauté de la création dans l'optique du récit biblique du livre de la Genèse : **Evdokimov, P.** *L'art de l'icône. Théologie de la beauté*. Paris : Desclée de Brouwer, 1970, pp. 11–12.

¹⁹ À savoir les vertus saintes et éternelles du peuple russe.

Qu'en est-il de l'héros narrateur de Bernanos, cet autre « chevalier de la triste figure » ? Trouve-t-on, dans son journal, des souvenirs de telles expériences de l'enfance qui permettraient plus tard à la réalité suprême de se révéler pleinement à lui ? Le diariste mentionne souvent des expériences de son enfance, mais celles-ci sont des souvenirs d'une enfance extrêmement misérable : tout est trempé dans le gris, le laid et le médiocre dans le tableau qui se dresse devant les yeux du lecteur. Les souvenirs du héros narrateur sont particulièrement marqués par un séjour chez sa tante, vers l'âge de 12 ans. Dans l'estaminet²⁰ qu'elle tenait, il a appris à reconnaître le visage hideux de l'ivrognerie et de la luxure. Ce sont surtout la tristesse et la solitude qui s'emparent alors de son âme : « *Parmis les pauvres comme parmi les riches, un petit misérable et seul, aussi seul qu'un fils de roi. De moins chez nous, dans ce pays, la misère ne se partage pas, chaque misérable et seul dans sa misère, une misère qui n'est qu'à lui, comme son visage, ses membres.* » (p. 48)²¹

La vocation de prêtre qu'il a choisie ou qui l'a choisi lui confère la possibilité de voir dans les âmes des gens, mais le tableau, qui se dessine devant ses yeux intérieurs n'est pas bien différent de l'autre : ce qu'il y voit est gris, laid, médiocre... C'est justement pour cela, me semble-t-il, que le curé d'Ambricourt ne pourrait dire encore la phrase souvent citée, la dernière qu'il prononcera à son lit de mort, à savoir : « *Tout est grâce.* » Il faut qu'il vive d'abord le miracle inespéré qui le surprend sur la route de Mézargues et lui révèle l'amitié²² : la rencontre avec Olivier, le neveu de la comtesse. Cette rencontre est si importante, parce qu'elle montre bien, qu'un souvenir d'enfant peut être donné à quelqu'un qui en était privé au temps de son enfance et c'est là un aspect singulier de la réalité spirituelle, ontologique et inaltérable dont témoigne le journal du curé. Sentant cette réalité tantôt si loin, tantôt si proche de lui, le héros narrateur a un seul « mérite » pour recevoir cette grâce ordinaire et extraordinaire à la fois : qu'il soit resté encore, dans son fort intérieur un enfant ; sans cette grâce et vue l'épreuve dure par laquelle il passe, il pourrait n'en rester plus un jusqu'à la fin.

À la différence du moujik Mareï chez Dostoïevski, le neveu de la comtesse n'incorpore pas de hautes vertus morales (par. ex. de la noblesse française), sa figure est plutôt l'incorporation d'un rêve que le curé d'Ambricourt n'avait pas même osé avouer – devant lui-même, devant le monde et devant Dieu ; un rêve dont l'existence même était niée. Mais il est arrivé à ce moment décisif et « éternel » de sa vie²³, où il peut triompher de la peur que la réalisation d'un rêve d'enfant serait bafoué par tout le monde – le voilà bientôt assis sur la motocyclette de M. Olivier, « [...] *cette machine allemande, extraordinaire, qui ressemble à une petite locomotive étincelante.* » (p. 207). Et

²⁰ Petit café populaire.

²¹ Je cite le roman de Bernanos à partir de son édition électronique suivante : http://www.ebooksgratuits.com/pdf/bernanos_journal_cure_campagne.pdf

²² Il a vécu la « *révélation de l'amitié.* » (p. 207)

²³ « *Le souvenir n'en sortira plus de moi.* » – écrit le héros narrateur (p. 209).

ce qu'il entend, ce qu'il voit en ce moment est de caractère non moins « étincelant » ou « flamboyant » :

[...] la haute voix du moteur s'élevait sans cesse jusqu'à ne plus donner qu'une seule note, d'une extraordinaire pureté. Elle était comme le chant de la lumière, elle était la lumière même, et je croyais la suivre des yeux, dans sa courbe immense, sa prodigieuse ascension. Le paysage ne venait pas à nous, il s'ouvrait de toutes parts, et un peu au-delà du glissement hagard de la route, tournait majestueusement sur lui-même, ainsi que la porte d'un autre monde. (p. 210)

Si au début du journal du curé d'Ambricourt nous avons l'impression que le diariste ne vit que pour sa paroisse, que sa joie ou sa tristesse dépend entièrement de l'état des âmes qui lui sont conférées, après avoir vécu *la révélation de l'amitié* son regard envers tout ce qui l'entoure change. Dès lors il pourrait mourir en paix avec Dieu et avec lui-même (voir schéma 4).

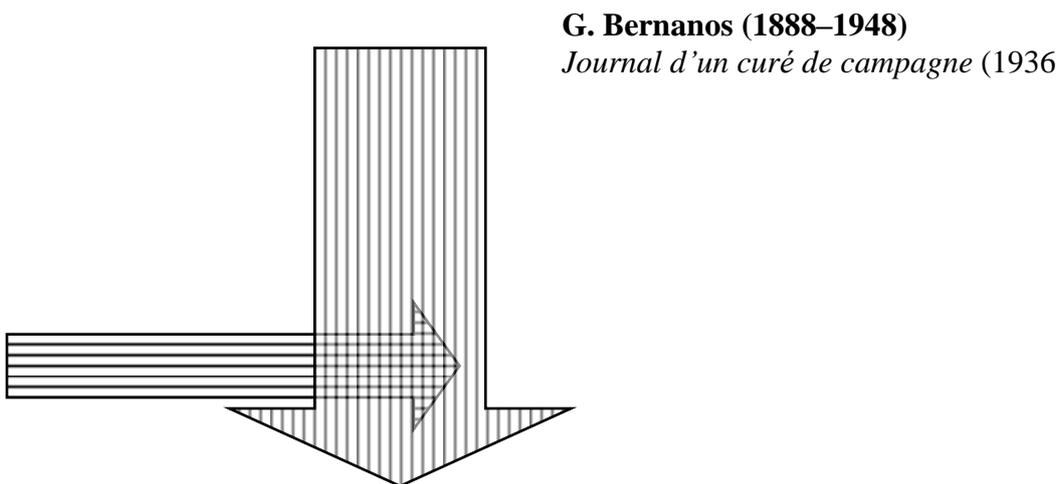


Schéma 4

*

En guise de conclusion et pour récapituler l'essentiel de ce qui a été dit, je vais revenir seulement sur ces trois « formules » qui expriment la vision de la beauté transcendante *retrouvée* de chacun des diaristes :

- pour Schmemann : il est bon d'être ici ;
- pour Dostoïevski : il serait bon d'être ici, le jour où l'on aura découvert le bien et le beau dans le peuple russe ;

- pour Bernanos : il est bon de vivre et de mourir ici, si l'on accepte humblement tout, comme venant d'en haut, y compris les dons imprévus et inattendus.

Kalin MIKHAÏLOV (né en 1966) enseigne la littérature comparée à la Faculté des philologies slaves de l'Université de Sofia « St. Clément d'Okhride », Bulgarie. Docteur ès lettres (2000) et maître de conférences (depuis 2009), poète et essayiste, il est l'auteur notamment de: Mauriac et Bernanos — deux mondes romanesques entre la violence et l'amour (paru chez Minard en 2011) et de deux ouvrages sur les rapports entre christianisme et littérature (Christianisme et identité. Un voyage dans le monde de la littérature et de la culture. Sofia, 2007; La Littérature chrétienne: entre l'inscrire et la délimitation, Sofia, 2013). Courriel : *Kalin_Mikhaylov@yahoo.fr*